



HAL
open science

Le rôle du contexte dans le traitement des expressions conventionnelles

Amanda Edmonds

► **To cite this version:**

Amanda Edmonds. Le rôle du contexte dans le traitement des expressions conventionnelles. Cahiers de Lexicologie, 2016, 108, pp.107-123. hal-03063009

HAL Id: hal-03063009

<https://hal.science/hal-03063009>

Submitted on 9 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Le rôle du contexte dans le traitement des expressions conventionnelles

Edmonds, Amanda

CRPHLL (Centre de Recherche en Poétique, Histoire Littéraire et Linguistique)
Université de Pau et des Pays de l'Adour

Résumé

Dans toutes les langues, le grand nombre d'unités phraséologiques proviendrait des avantages psycholinguistiques qui leur sont associés. Si de nombreuses études ont en effet démontré que ces unités sont appréhendées de manière plus rapide que les séquences non phraséologiques, la nature de ces avantages continue à être débattue. Le présent article contribue à ce débat avec une expérience psycholinguistique qui examine le rôle du contexte dans le traitement des expressions conventionnelles. Cette expérience a été conduite auprès d'un public natif et deux publics non natifs du français. Les résultats suggèrent que les avantages psycholinguistiques associés aux expressions conventionnelles ne découlent, pour aucun des trois groupes, d'une inscription mémorielle.

Mots-clés : phraséologie, psycholinguistique, expression conventionnelle

Abstract

It is generally considered that phraseological units are so pervasive in languages because of the processing advantages they confer. Although many studies have in fact demonstrated that such units are processed more quickly than matched non-phraseological sequences, the nature of these processing advantages continues to be debated. The current article contributes to this debate with an online experiment that examines the role played by context in the processing of conventional expressions. This experiment was carried out with a group of native speakers and two groups of non-native speakers of French. The results suggest that the processing advantages associated with conventional expressions are not the result of holistic storage for any of the three groups.

Keywords : phraseology, psycholinguistics, conventional expression, L2 French

1 Introduction

Si les langues humaines permettent un nombre infini d'expressions, de nombreux linguistes, mais également des psychologues et des critiques littéraires, nous font remarquer qu'en réalité l'utilisateur se répète, que son discours est ponctué par les mêmes tournures qui reviennent encore et encore :

celui qui parle pour exprimer une émotion, pour prier, pour ordonner, n'a presque jamais besoin d'inventer pour être expressif : il trouve les moyens d'expression tout prêt dans la forme parlée. Ce sont même les premiers qui lui viennent à l'esprit (Bally, 1913 : 158).

Ninety-nine hundredths or, possibly, nine hundred and ninety-nine thousandths of our activity is purely automatic and habitual, from our rising in the morning to our lying

down each night. Our dressing and undressing, our eating and thinking, our greetings and partings, our hat-raising and giving way for ladies to precede, nay, even most of the frills of our common speech, are things of a type so fixed by repetition as almost to be classed as reflex actions. To each sort of impression we have an automatic, ready-made response. (James, 1899 : 65-66)

‘there is no such thing as an original text, an author who is the origin of meaning, there is only imposture (Lecerlce, 1999 : 142)’ [...] What he [the writer] writes is haunted by what was written by other writers before him: he spins his words out of other writers’ words and his stories out of other writers’ stories. (Marie, 2012 : 52)

Ces tournures récurrentes, phénomène que j’appellerai *unités phraséologiques*, semblent caractériser le langage, si bien que les linguistes estiment qu’elles constituent une partie importante de notre activité langagière, avec des estimations qui vont de 25% (Van Lancker-Sidtis et Rallon, 2004) à 80% (Altenberg, 1998). Si cet écart important dans les pourcentages avancés peut être en partie attribué aux différences de langue, de modalité et de genre textuel, sans parler de l’influence du style personnel, ce sont surtout les divergences dans la manière de définir ce qui constitue une unité phraséologique qui expliquent le fait que pour certains seul un quart du langage humain est formulaïque, alors que pour d’autres les unités phraséologiques sont trois fois plus fréquentes.

Si les contours du champ phraséologique continuent à être débattus, il en va de même pour ses sous-catégories, pour lesquelles il existe une terminologie abondante. Dans le présent article, c’est un sous-ensemble particulier d’unités phraséologiques qui retiendra notre attention. Baptisées *expressions conventionnelles* par Bardovi-Harlig (2009), ces unités sont également connues sous d’autres noms : *énoncés liés* (Fónagy, 1998), *routines linguistiques* (Coulmas, 1979) et *formules routinières* (González Rey, 2007). De telles suites se distinguent des autres unités phraséologiques de par leur association à une situation sociale ou à un contexte communicationnel précis, une association qui est décrite par Fónagy :

Des situations récurrentes constituent la charpente de la vie quotidienne. Chaque situation récurrente déclenche un nombre très limité d’énoncés mémorisés, bien inférieur à celui des énoncés grammaticaux qui auraient pu faire l’affaire, mais qui ne sont pas validés par la composante pragmatique. (1998 : 132)

Ainsi, selon Fónagy, les expressions conventionnelles sont mémorisées et leur utilisation est déclenchée par des situations récurrentes de la vie quotidienne. La présente étude vise à examiner ces deux observations, qui concernent, en premier lieu, la nature psycholinguistique des expressions conventionnelles. Dans le sillage des travaux de Fónagy, pour qui la maîtrise d’expressions conventionnelles représente un véritable défi pour les apprenants d’une deuxième langue, cette étude se situe dans une perspective acquisitionnelle et les individus qui y ont participé sont des locuteurs natifs, mais aussi des locuteurs non natifs du français.

2 La nature psycholinguistique des unités phraséologiques

Selon de nombreux auteurs, si les unités phraséologiques sont si fréquentes dans les langues, c'est justement parce que leur utilisation est associée à des avantages psycholinguistiques (ex. Wray, 2002, 2008). Par *avantages psycholinguistiques*, je fais référence à une rapidité de traitement accrue (pour l'énonciateur comme pour l'interlocuteur), ainsi qu'à un gain de temps pour la planification du discours. Selon Wray, ces avantages psycholinguistiques découlent du statut particulier de l'unité phraséologique dans le lexique mental. Elle soutient que l'unité phraséologique est en fait stockée et extraite en bloc de la mémoire, raison pour laquelle son traitement est plus rapide que celui d'une séquence semblable (en apparence), mais que le locuteur devrait construire de toutes pièces. Dans l'analyse qui suit, seront présentées les expériences psycholinguistiques ciblant différents types d'unités phraséologiques, et une attention particulière sera accordée à la seule expérience qui, à ma connaissance, ait traité de la nature psycholinguistique des expressions conventionnelles (Edmonds, 2013). Dans cette étude, j'avais deux hypothèses explicatives pour interpréter mes résultats. Comme elles constituent le point de départ du présent travail, elles seront exposées dans la dernière partie de cette section, après la définition d'une unité phraséologique et la présentation d'expériences concernant ce type d'unité.

2.1 Point sur la définition d'unité phraséologique

En 1997, Martin avançait que nombreux sont ceux qui trouvent que la phraséologie est un thème admirable, « sans pouvoir dire avec netteté ce qu'est une locution. » (291) Cette difficulté à proposer une définition provient, au moins en partie, du fait que le domaine de la phraséologie peut être appréhendé à partir de plusieurs positionnements théoriques différents. Des auteurs tels que Nesselhauf (2005), Granger et Paquot (2008) et Bolly (2011) suggèrent que la phraséologie est dominée avant tout par deux types d'approches dont les présupposés et les préceptes s'avèrent dans l'ensemble divergents. Il s'agit des approches dites distributionnelles ou statistiques que l'on oppose aux approches phraséologiques ou traditionnelles. Selon ces auteurs, une approche distributionnelle est une approche ascendante qui se fonde surtout sur des informations statistiques pour identifier des unités phraséologiques (ex. la fréquence d'une séquence ou les mesures de la force de l'association lexicale entre les mots d'une séquence¹). Quant à l'approche phraséologique, elle est descendante et se base sur des critères syntaxiques, sémantiques et/ou pragmatiques pour l'identification d'unités phraséologiques. Si ces deux types d'approches s'opposent sur plusieurs fronts, certains chercheurs des deux côtés semblent s'entendre quant au statut psycholinguistique à accorder aux unités phraséologiques. Que l'approche soit distributionnelle ou phraséologique, on trouve

¹ Deux mesures sont utilisées fréquemment : les scores IM (*information mutuelle*) et les *t*-scores (voir Gries, 2010).

de nombreuses mentions de la supposée mémorisation de ces séquences ainsi que des tentatives pour confirmer leur statut psycholinguistique particulier.

2.2 Expériences traitant de la nature psycholinguistique des unités phraséologiques

Les expériences traitant de la nature psycholinguistique des unités phraséologiques tentent de déterminer si celles-ci sont dotées d'un avantage psycholinguistique au niveau de leur traitement. En d'autres termes, les auteurs de ces études cherchent à savoir si les unités phraséologiques sont appréhendées ou produites de manière plus rapide que des séquences semblables, mais non phraséologiques. Selon ces auteurs, le stockage dans la mémoire et l'extraction en bloc du lexique mental confèrent aux unités phraséologiques un avantage psycholinguistique, qui peut être mesuré par des expériences chronométrées.

Dans l'approche distributionnelle, des études psycholinguistiques ont ciblé des cooccurrences définies en fonction de leur fréquence absolue, ainsi que des cooccurrences établies grâce aux mesures d'association lexicale, les deux mesures étant établies en fonction d'un corpus de référence. Commençons par la fréquence absolue d'une séquence. On sait au moins depuis les années 50 que la fréquence d'un item lexical influe de manière significative sur la rapidité avec laquelle l'individu l'appréhende (ex. Howes, 1957), et que les mots les plus fréquents sont appréhendés plus rapidement que ceux qui sont moins fréquents. Si l'unité phraséologique est stockée en tant que mot dans le lexique mental, il est plausible que cette même asymétrie se manifeste quand on compare le temps nécessaire pour appréhender des cooccurrences fréquentes à celui nécessaire pour réagir à des cooccurrences peu fréquentes. Tel a été en effet le résultat démontré pour les locuteurs natifs (Durrant et Doherty, 2010 ; Siyanova et Schmitt, 2008 ; Siyanova-Chanturia et al., 2011), mais aussi pour les non natifs (Ellis et al., 2008 ; Jiang et Nekrasova, 2007; Wolter et Gyllstad, 2013). En revanche, les résultats sont quelque peu différents pour les cooccurrences identifiées à l'aide des mesures d'association lexicale. Mesurée grâce à l'information mutuelle dans l'étude d'Ellis et al. (2008), et par deux mesures – l'information mutuelle et le *t*-score – dans l'étude de Durrant et Doherty (2010), les résultats des deux études montrent que les locuteurs natifs répondent de manière plus rapide à des cooccurrences dont l'association lexicale est élevée. Par contre, dans l'étude d'Ellis et al., un groupe de non natifs a également participé à l'expérience, sans que l'association lexicale ait été déterminante pour ces locuteurs. En somme, les résultats d'expériences psycholinguistiques dans une approche distributionnelle semblent indiquer que les locuteurs natifs, mais aussi non natifs, sont sensibles au profil distributionnel des suites de mots : les temps de réaction des natifs révèlent qu'ils sont sensibles et à la fréquence et à l'association lexicale d'une cooccurrence, alors que les non natifs ne sont sensibles qu'à la fréquence.

Dans l'approche phraséologique, ce sont souvent les séquences les plus irrégulières, les plus opaques, en bref, les plus éloignées de ce que l'on appelle les

combinaisons libres qui sont considérées comme les plus prototypiques. Il s'agit, bien entendu, d'expressions figées, comme *peu ou prou* ou *il pleut des cordes*, dont la non compositionnalité syntaxique et/ou sémantique suggère qu'elles sont bel et bien stockées de manière holistique dans le lexique mental. Depuis des décennies, de nombreuses études ont cherché à confirmer leur inscription mémorielle chez les locuteurs natifs et, de manière générale, on a trouvé chez eux une rapidité de réaction significative en comparaison avec des expressions semblables, mais non idiomatiques (Cacciari et Tabossi, 1993 ; Swinney et Cutler, 1979, etc.), et ce malgré une fréquence parfois très basse pour les expressions figées (Moon, 1998). En revanche, les résultats pour les non natifs sont moins concluants. Ainsi, deux études ont identifié une rapidité significative dans les réactions des non natifs aux expressions figées (Conklin et Schmitt, 2008 ; Underwood et al., 2004), alors que Schmitt et Underwood (2004) et Siyanova-Chanturia et al. (2011) n'ont trouvé aucune asymétrie significative dans les temps de réaction des non natifs.

Si le traitement d'expressions figées est la cible de la grande majorité des expériences psycholinguistiques dans une approche phraséologique, il est réducteur de limiter les unités phraséologiques à ces seules séquences. Dans mon étude de 2013, l'objectif était de déterminer si un autre type d'unités phraséologiques, à savoir les expressions conventionnelles, jouissait d'avantages psycholinguistiques chez les natifs et les non natifs du français. Dans cette étude, j'ai examiné la rapidité de traitement de 13 expressions identifiées comme conventionnelles pour la communauté dans laquelle j'ai mené l'expérience. Ont pris part à cette expérience un groupe de 20 locuteurs natifs du français et deux groupes d'anglophones ($n = 40$) qui ont appris le français à l'âge adulte et qui vivaient dans la même communauté que les natifs. Le critère de sélection pour les participants non natifs était la durée de résidence dans la communauté en question : le premier groupe de non natifs était dans le Sud-Ouest de la France depuis entre 4 et 6 mois (groupe de court séjour), alors que les membres du deuxième groupe y résidaient depuis au moins un an et, en moyenne, depuis 10,5 ans (groupe de long séjour). Les résultats de cette expérience ont montré que les expressions conventionnelles sont en effet dotées d'avantages psycholinguistiques (visibles dans la rapidité significative des temps de réaction), mais que les profils de traitement ne sont pas les mêmes pour les locuteurs natifs et non natifs. Face à ces résultats, j'ai envisagé deux hypothèses explicatives, que j'ai nommées *l'hypothèse lexicaliste* et *l'hypothèse de la compétence pragmatique*, toutes deux compatibles avec les résultats de l'expérience.

2.3 Deux hypothèses explicatives pour le traitement des expressions conventionnelles

Une expression conventionnelle, à la différence des autres types d'unités phraséologiques, est par définition associée à une situation sociale ou à un contexte communicationnel précis. Le résultat direct de cette association entre expression et situation est qu'une seule et même séquence a le potentiel d'être une expression

conventionnelle (et donc une unité phraséologique) ou une combinaison libre, en fonction du contexte.² Pour ne prendre qu'un exemple : si *avec plaisir* a été identifié comme expression conventionnelle dans mon étude de 2013, c'était dans le contexte de l'acceptation d'une invitation. Cependant, une séquence identique – mais non phraséologique – peut se rencontrer dans la langue française. En effet, on peut manger *avec plaisir*, regarder un film *avec plaisir*, tout comme on peut faire quelque chose avec dégoût, avec patience, etc. Comme nous verrons par la suite, cette particularité des expressions conventionnelles constitue la clé des deux hypothèses explicatives développées dans Edmonds (2013).

La première hypothèse – l'hypothèse lexicaliste – correspond à l'explication traditionnelle selon laquelle les unités phraséologiques sont des séquences toutes faites stockées dans le lexique mental (cf. Wray, 2002, 2008), et que c'est grâce à cette inscription mémorielle que de telles séquences présentent des avantages psycholinguistiques. Cette hypothèse est répandue au point que toute preuve d'un avantage psycholinguistique est la plupart du temps interprétée comme l'indication de l'inscription mémorielle d'une unité phraséologique dans le lexique mental. Dans le cas des expressions conventionnelles pour lesquelles j'ai trouvé un avantage psycholinguistique (Edmonds, 2013), l'hypothèse lexicaliste les placerait donc dans le lexique mental. Certes, cela permettrait d'expliquer un traitement plus rapide de la séquence *avec plaisir* utilisée pour accepter une invitation. On peut se demander toutefois quelle serait la prédiction faite par cette hypothèse concernant le traitement de la même séquence, mais cette fois-ci utilisée comme adverbial. D'un point de vue phraséologique, il n'y a aucune raison de s'attendre à ce que *avec plaisir* en tant qu'adverbial jouisse d'un quelconque avantage psycholinguistique. Or, la question qui se pose est de savoir si un locuteur fabriquerait une suite de mots identique à une séquence qu'il a déjà stockée en bloc dans son lexique mental, démarche qui prendrait plus de temps et entraînerait un coût cognitif plus important. Une éventuelle réponse à cette question est fournie par les études sur le traitement d'expressions figées dotées de deux interprétations, l'une figurée (et, donc, non compositionnelle et phraséologique) et l'autre littérale (ex. *avoir du pain sur la planche*). Ces études indiquent que l'interprétation figurée d'une expression figée est *toujours* activée, que le contexte de présentation favorise une interprétation figurée ou littérale (Colombo, 1993 ; Peterson et al., 2001). En d'autres termes, une fois stockée dans le lexique mental, la représentation holistique d'une unité phraséologique semble être mobilisée à chaque fois qu'il est question de la suite qui la compose, et ce indépendamment du contexte. Appliqué aux expressions conventionnelles, ce résultat laisse supposer que, si celles-ci sont en effet stockées dans le lexique mental, leur représentation holistique sera mobilisée à chaque fois que la suite en question sera appréhendée ou produite. La séquence *avec plaisir* devrait ainsi être appréhendée ou produite plus rapidement en tout contexte, précisément parce qu'elle jouit d'une inscription mémorielle.

² Si cette association ne caractérise pas toutes les unités phraséologiques, elle n'est toutefois pas limitée uniquement aux expressions conventionnelles (voir, par exemple, le *Continuum Model* de Howarth, 1998), comme l'a souligné l'un des évaluateurs.

Si l'hypothèse lexicaliste est compatible avec les résultats d'Edmonds (2013), elle n'est pas la seule explication possible. Il est tout aussi plausible que des suites telles que *avec plaisir* ne soient dotées d'avantages psycholinguistiques que lorsqu'elles sont conventionnelles, c'est-à-dire lorsque, par exemple, *avec plaisir* est utilisé pour accepter une invitation. Si tel est le cas, il faut chercher une explication autre que l'hypothèse lexicaliste qui, nous l'avons vu, prédirait une activation de la représentation holistique, indépendamment du contexte. En anticipant cette possibilité, j'ai proposé en 2013 une deuxième hypothèse, que j'ai appelée l'hypothèse de la compétence pragmatique. Selon cette hypothèse, la rapidité de traitement associée aux expressions conventionnelles s'expliquerait par un acte de langage (ex. accepter une invitation) qui active (ou déclenche, pour reprendre le terme proposé par Fónagy, 1998) toute expression conventionnelle pouvant réaliser l'acte en question. Cette explication prend appui sur la théorie d'amorçage lexical développée par Hoey (2005), et correspond plus particulièrement à sa troisième hypothèse : « Every word is primed to occur in association with particular pragmatic functions » (13). Ainsi, *avec plaisir* ne sera appréhendé ou produit plus rapidement que quand cette expression est activée par une fonction pragmatique particulière. Quand il est question de s'excuser ou de prendre congé, on ne s'attend pas à ce que le traitement de cette séquence soit facilité, pas plus que pour l'utilisation adverbiale dans *manger avec plaisir*.

L'étude de 2013 a démontré que les expressions conventionnelles jouissent d'avantages psycholinguistiques, résultat qui est compatible avec les deux hypothèses. Cependant, comme les expressions conventionnelles dans l'étude mentionnée ont été présentées dans un contexte qui établit l'acte de langage en question, il est impossible de savoir si les avantages psycholinguistiques seraient conservés dans un contexte autre ou si les expressions étaient présentées de manière décontextualisée. Prenant l'étude de 2013 comme point de départ, je cherche à présent à évaluer si le contexte est réellement déterminant dans le traitement des expressions conventionnelles. En d'autres termes, je cherche à savoir si les avantages psycholinguistiques démontrés pour 13 expressions conventionnelles dans l'étude de 2013 sont conservés quand ces expressions sont présentées de manière décontextualisée. Si les séquences sont en fait stockées et extraites en bloc de la mémoire (hypothèse lexicaliste), la rapidité significative pour les expressions conventionnelles devrait être conservée (cf. Colombo, 1993 ; Peterson et al., 2001). En revanche, si c'est grâce à un amorçage pragmatique que certaines expressions conventionnelles sont activées en fonction du contexte, le fait de supprimer le contexte devrait, en même temps, supprimer tout avantage psycholinguistique pour ces séquences.

3 Le rôle du contexte dans le traitement d'expressions conventionnelles

3.1 L'identification des expressions conventionnelles

Dans le cadre de ce projet, je me suis servie d'un questionnaire indiquant 35 contextes afin d'identifier des expressions susceptibles d'être conventionnelles dans la communauté du Sud-Ouest de la France où s'est déroulé ce projet (voir Edmonds, 2013, pour des détails). Ce questionnaire a été rempli par 86 locuteurs natifs et l'analyse des réponses a identifié un total de 31 expressions conventionnelles. Treize ont été retenues, et ces mêmes expressions sont testées dans le cadre du projet actuel (voir le tableau 1).

#	Expression conventionnelle	#	Expression conventionnelle
1	<i>C'est gentil</i>	8	<i>Toutes mes sincères condoléances</i>
2	<i>Vous aussi</i>	9	<i>Avec plaisir</i>
3	<i>Excusez-moi</i>	10	<i>Content de te rencontrer</i>
4	<i>C'est normal</i>	11	<i>Tu vas vite y arriver</i>
5	<i>Ne t'inquiète pas</i>	12	<i>Ça m'est égal</i>
6	<i>C'est pas vrai ?!</i>	13	<i>Où en étions-nous ?</i>
7	<i>J'étais vraiment malade</i>		

Tableau 1. Expressions conventionnelles (Edmonds, 2013)

3.2 La création d'une expérience psycholinguistique

L'expérience de 2013 et l'expérience utilisée dans la présente étude sont presque identiques en tous points. Pour cette raison, je présente dans un premier temps le développement de l'expérience utilisée en 2013 avant d'identifier en quoi l'expérience actuelle est différente.

Pour l'étude de 2013, une expérience de lecture à vitesse autogérée a été créée à l'aide du logiciel *Linger*.³ Cinquante-deux items expérimentaux comportant un contexte suivi d'une réponse ont été présentés sur ordinateur, et les participants devaient les lire et décider si la réponse était naturelle ou non dans le contexte donné. Les contextes ont été tirés du questionnaire utilisé pour identifier les expressions conventionnelles et les réponses contenaient soit une expression identifiée comme conventionnelle pour le contexte en question (l'une des expressions présentées dans le tableau 1), soit une séquence de comparaison (mais non conventionnelle) basée sur l'une de ces 13 expressions. Pour l'analyse des résultats, les temps de réaction aux expressions conventionnelles ont été comparés avec le temps nécessaire pour réagir aux séquences de comparaison, afin de déterminer si les expressions conventionnelles jouissaient d'un avantage psycholinguistique.

³ Le logiciel *Linger* est disponible à l'URL suivant : <http://tedlab.mit.edu/~dr/Linger/>

Pour chaque item, le participant devait d'abord lire le contexte ; ensuite, un appui de la barre d'espacement faisait en même temps disparaître le contexte et apparaître le premier segment de la réponse qui y était appariée. Chaque réponse était présentée de manière découpée, de sorte à enregistrer le temps passé à la lecture de chaque segment (en millisecondes). Le participant contrôlait l'apparition de chacun des segments en appuyant sur la barre d'espacement : à chaque appui, le segment présent à l'écran disparaissait et le segment suivant se présentait. Après avoir lu la réponse en entier, le participant devait répondre à la question suivante : *Est-ce que c'est naturel ici ?* Le graphique 1 présente un exemple d'item avec l'expression conventionnelle avec *plaisir*.

<p>C'est samedi après-midi, et tu es assis(e) sur un banc dans un parc public. Un homme s'assoit sur le même banc et commence à te parler. Après une conversation de 30 minutes, l'homme révèle qu'il est un homme politique très connu. Quand il t'invite à boire un café avec lui, tu es ravi(e) et, donc, tu dis :</p> <p>C'est gentil / et c'est / avec / plaisir / que j'accepte / votre invitation</p> <p>Est-ce que c'est naturel ici ?</p> <p>Oui Non Indécis</p>

Note. Les / montrent le découpage

Graphique 1. Un exemple d'item (Edmonds, 2013)

L'objectif de cette expérience était de comparer la rapidité de réaction des participants face à deux types de segments : d'une part une expression conventionnelle (comme dans le graphique 1), et d'autre part deux formes de comparaison à cette expression, mais toutes deux non conventionnelles. Une rapidité plus grande pour l'expression conventionnelle indiquerait un avantage pour ces unités phraséologiques. La création de formes de comparaison pour chacune des 13 expressions conventionnelles était le résultat de deux types de manipulation : une manipulation de *mot* et une manipulation de *cadre*.⁴ Pour la manipulation de mot, un mot de chacune des 13 expressions conventionnelles (*mot original*) a été remplacé par un synonyme proche (*substitut*),⁵ ce qui a permis de comparer les temps de réaction pour le mot original et pour son substitut dans une même séquence. Dans le cas de l'expression avec *plaisir*, le mot original était *plaisir* et le substitut sélectionné était *bonheur*. La première comparaison a donc opposé les temps de réaction pour *plaisir* dans *avec plaisir* au temps de réaction pour *bonheur* dans *avec bonheur*, les deux séquences ayant été présentées comme réponses au même contexte (graphique 1). Si la séquence

⁴ Pour plus de détails, voir Edmonds (2013).

⁵ Les substituts ont été identifiés grâce au dictionnaire *Le Petit Robert* (Rey, 2001) ; dans la mesure du possible, la fréquence (mesurée avec le corpus *Lexique*, www.lexique.org, et le *Trésor de la langue française informatisé*, <http://atilf.atilf.fr/>) et la longueur des mots originaux et des substituts ont été contrôlées.

avec plaisir est dotée d'avantages psycholinguistiques, il est logique que les mots qui la composent soient lus plus rapidement qu'un substitut qui remplace l'un de ces mots.

Pour la manipulation de cadre, le mot original de chaque expression conventionnelle a été inséré dans un cadre alterné, qui était à la fois grammatical et sémantiquement approprié sans que l'expression qui en résulte ait été identifiée comme étant conventionnelle. Pour revenir à l'exemple de *avec plaisir*, le mot original de cette expression est *plaisir*. Ce mot, ainsi que son substitut *bonheur*, ont donc été insérés dans le cadre alterné suivant : *Quel plaisir/bonheur d'avoir un frère si gentil*. Cette séquence a servi de réponse dans un contexte où une personne remerciait son frère de l'avoir aidé à déménager. Cette manipulation m'a permis de comparer le temps de réaction au mot original dans un cadre conventionnel à celui relevé dans un cadre alterné. Si une expression conventionnelle jouit d'avantages psycholinguistiques, on peut s'attendre à ce que le temps de réaction à un mot qui appartient à une telle expression soit plus rapide que lorsque ce même mot se trouve dans un cadre alterné (et non conventionnel). Les manipulations de mot et de cadre, appliquées à chacune des 13 expressions conventionnelles, ont généré 52 items expérimentaux ; j'y ai rajouté 28 distracteurs, pour un total de 80 items.

Pour la présente étude, seuls deux changements de présentation ont été effectués. Afin de déterminer si la présence du contexte joue un rôle déterminant dans les avantages psycholinguistiques décelés lors de la première étude, les mêmes 80 items ont été testés, mais cette fois-ci sans contexte. En d'autres termes, pour cette nouvelle expérience, aucun contexte ne précédait la phrase contenant soit une expression conventionnelle, soit une forme de comparaison. Le deuxième changement concerne le jugement demandé aux participants. Les consignes pour cette nouvelle expérience indiquent aux participants qu'ils doivent déterminer si chacun des énoncés est naturel en langue française. Ainsi, la question *Est-ce que c'est naturel ici ?*, qui renvoyait à la justesse d'une expression dans un contexte particulier, devient *Est-ce que c'est naturel ?* tout court.

3.3 Les participants

La procédure de recrutement des participants mise en place en 2013 a été également respectée dans cette étude, et tous les participants ont été contactés par le biais d'annonces dans une université du Sud-Ouest de la France ou par le biais d'une association anglophone dans la même communauté. Comme pour l'expérience de 2013, un total de 60 participants a accepté de participer à cette expérience, dont 20 locuteurs natifs du français et 40 locuteurs anglophones, tous vivant dans le Sud-Ouest. Les non natifs se répartissent en deux groupes de 20 participants chacun : un groupe de court séjour dont les membres étaient dans le Sud-Ouest depuis entre 4 et 6 mois ($M = 5,6$ mois) au moment de l'expérience et un groupe de long séjour dont

les locuteurs y vivaient depuis entre 18 mois et 54 ans ($M = 12,9$ ans).⁶ Tous les participants anglophones ont appris le français à l'âge adulte et ne parlaient que l'anglais pendant leur enfance. L'âge moyen des non natifs de court séjour est de 21,2 ans, tandis que les non natifs de long séjour sont dans l'ensemble plus âgés ($M = 40,8$ ans). Quant aux locuteurs natifs, ils sont en moyenne âgés de 28 ans.

3.4 L'analyse

Comme dans l'étude de 2013, les temps de réaction relevés ont été étudiés à l'aide d'une analyse de variance à mesures répétées, qui examine les variables de mot (*mot original vs. substitut*), de cadre (*cadre conventionnel vs. cadre alterné*), d'item (pour chacune des 13 expressions conventionnelles) et de groupe (*locuteurs natifs vs. non natifs de long séjour vs. non natifs de court séjour*). Tout résultat significatif a été suivi de tests *post hoc* pour apporter des précisions sur la nature du résultat. Cette analyse permet d'examiner le traitement d'expressions conventionnelles avec deux comparaisons : la première porte sur les temps de réaction enregistrés sur le mot original versus son substitut (manipulation de mot), tandis que la deuxième traite de la rapidité avec laquelle le participant réagit au même mot, une fois quand il appartient à un cadre conventionnel et une fois quand il est situé dans un cadre alterné (manipulation de cadre). Dans les deux cas, une asymétrie significative en faveur de l'expression conventionnelle sera interprétée comme la preuve d'un avantage psycholinguistique en faveur de ces unités phraséologiques.

3.5 Les résultats

Seront d'abord présentés les résultats descriptifs et globaux, ensuite suivis des résultats obtenus grâce aux tests *post hoc*. Etant donné que les résultats de la présente étude ne prennent tout leur sens que lorsqu'on les compare aux résultats de l'étude de 2013, les résultats des deux expériences seront présentés en parallèle.

3.5.1 Les résultats descriptifs et globaux

Les moyennes des temps de réaction enregistrés pour les mots originaux et pour les substituts sont présentées dans le tableau 2. Dans la mesure où les substituts étaient composés en moyenne d'une lettre de plus que les mots originaux, il faut se garder de faire des comparaisons directes entre mots originaux et substituts.⁷ Cela étant précisé, une comparaison entre les données descriptives de l'étude de 2013 et celles de l'étude actuelle apporte plusieurs enseignements. En regardant tout d'abord les moyennes, on constate que les participants qui n'ont pas vu les contextes ont réagi aux mêmes items plus lentement que les participants de 2013, observation qui vaut pour les natifs et les

⁶ L'un des évaluateurs fait remarquer que le niveau de langue des locuteurs non natifs est essentiel. Je suis tout à fait d'accord, mais dans le cadre de cette expérimentation, c'est le temps passé dans la communauté en question qui a servi de critère de sélection. Le niveau de langue n'a donc pas été évalué. L'influence de ce facteur devra être examinée dans de futures études.

⁷ Cette différence de longueur a été corrigée dans l'analyse statistique par l'utilisation de résiduels.

non natifs de long séjour, mais non pour les non natifs de court séjour. Cela semble indiquer que les contextes facilitent l'appréhension des items pour les natifs et pour les non natifs de long séjour. Les écarts types, présentés entre parenthèses, sont également notables. Pour chacun des trois groupes, les écarts types sont plus élevés pour l'expérience sans contexte, ce qui reflète une dispersion plus importante dans les temps de réaction. Cet effet est plus marqué pour les natifs, dont les écarts types sont entre 80 et 160% plus élevés pour la deuxième expérience. Pour les locuteurs non natifs de long séjour, les écarts types augmentent d'entre 60 et 130% d'une expérience à l'autre, alors que pour les locuteurs non natifs de court séjour, la différence n'est que de 28 à 35%.

Groupe	Cadre conventionnel		Cadre alterné	
	Mot original	Substitut	Mot original	Substitut
Non natifs (court)				
Avec contexte	756.78 (298)	1085.41 (466)	790.07 (284)	981.73 (382)
Sans contexte	793.3 (404)	947.4 (612)	761.2 (363)	942.1 (489)
Non natifs (long)				
Avec contexte	713.49 (219)	913.46 (289)	656.44 (171)	806.86 (274)
Sans contexte	801.9 (420)	1004.3 (664)	792 (379)	848.8 (444)
Natifs				
Avec contexte	479.9 (129)	518.53 (150)	502.82 (103)	518.32 (116)
Sans contexte	596.8 (237)	675.8 (379)	639.8 (262)	708.4 (308)

Note. Les écarts types sont entre parenthèses

Tableau 2. Les moyennes des temps de réaction en millisecondes

Les résultats globaux de l'analyse de variance présentée en 2013 ont montré que les temps de réaction étaient plus rapides face aux mots originaux qu'aux substituts, mais qu'il n'y avait pas de différence globale dans les temps de réaction en fonction du cadre. Cette analyse a trouvé une interaction significative entre les variables de *mot* et de *cadre*. Finalement, il a été noté que les deux groupes de non natifs se comportaient de manière identique et que leur comportement différait de celui des natifs. Pour l'expérience actuelle, seuls les résultats concernant la variable de groupe sont identiques aux résultats précédents : aucune différence entre locuteurs non natifs de court séjour et de long séjour n'est significative (Tukey, $p = .986$), alors que les deux groupes de non natifs se distinguent de manière significative des locuteurs natifs (natifs vs. non natifs de long séjour : Tukey, $p < .001$; natifs vs. non natifs de court séjour : Tukey, $p < .001$).⁸ Pour les trois autres variables de *mot*, *cadre* et *item*, aucune différence globale n'a été identifiée. Seules trois interactions s'avèrent significatives : cadre x groupe ($F[1, 57] = 7.822, p = .001$), mot x groupe ($F[1, 57] = 3.633, p = .033$) et cadre x mot x groupe ($F[1, 57] = 4.041, p = .023$). Ces résultats suggèrent que les différents groupes ont réagi aux items différemment, ce qui sera examiné grâce aux tests *post hoc*.

⁸ Le test de Tukey est un test *post hoc* qui permet de déterminer si les moyennes de groupe se distinguent dans une analyse de variance.

3.5.2 Les résultats des tests *post hoc*

Les interactions significatives décelées lors de l'analyse globale ont été examinées à l'aide de plusieurs tests *post hoc*. À commencer par les locuteurs non natifs, ces tests ne révèlent aucune asymétrie significative dans les temps de réaction enregistrés. En d'autres termes, le traitement des expressions conventionnelles ne diffère en rien du traitement des formes de comparaison en absence d'un contexte. De ce fait, aucun avantage ne peut être associé au traitement des expressions conventionnelles pour les deux groupes de non natifs dans l'étude actuelle. Ce résultat s'oppose à ce qui a été trouvé dans l'étude de 2013, où les mêmes items ont été présentés avec leur contexte, et dans laquelle apparaissait une inhibition claire dans les temps de réaction des non natifs face au substitut inséré dans une expression conventionnelle. Cette inhibition a été interprétée comme découlant d'un effet de surprise, dans la mesure où la présence d'un substitut (au lieu du mot original) dans un cadre conventionnel peut surprendre un locuteur qui s'attendait à y trouver l'expression conventionnelle.

Les tests *post hoc* effectués pour les locuteurs natifs révèlent que ceux-ci réagissent aux mots originaux de manière plus rapide quand ils se trouvent dans une expression conventionnelle que lorsque ces mêmes mots sont situés dans un cadre alterné ($t[19] = -2.485, p = .014$). En cela, les résultats de la présente étude rejoignent ceux de l'étude de 2013, dans laquelle les locuteurs natifs répondaient également de manière plus rapide quand ils lisaient un mot original dans son cadre conventionnel que lorsqu'ils le lisaient dans un cadre alterné ($t[19] = 3.307, p < .01$). Ce résultat peut sembler indiquer un avantage pour les expressions conventionnelles, mais pour vérifier cette interprétation, il faut prendre en compte les résultats trouvés pour la comparaison entre cadre conventionnel et cadre alterné lors de l'emploi du substitut. En effet, si l'on observe la même asymétrie, cela signifie que ce n'est pas l'expression qui donne lieu à un traitement plus rapide, mais que ce sont les cadres conventionnels qui confèrent des avantages psycholinguistiques à tout item lexical (mot original ou substitut) qui s'y trouve. Dans l'étude de 2013, les temps de réaction au substitut ne variaient pas en fonction du cadre ($t[19] = .158, p = .876$), ce qui confirme l'interprétation selon laquelle les expressions conventionnelles sont dotées d'avantages psycholinguistiques. Pour l'étude actuelle, l'analyse du substitut donne un autre résultat. Comme pour le mot original, les locuteurs natifs ont globalement répondu aux substituts situés dans un cadre conventionnel de manière plus rapide que lorsque ces mêmes mots se trouvent dans un cadre alterné ($t[19] = -2.357, p = .019$). En d'autres termes, les locuteurs natifs ont tout simplement *toujours* réagi plus rapidement aux mots – originaux ou substituts – situés dans un cadre conventionnel. Les différents résultats des deux études sont récapitulés dans le tableau 3.

Groupe	Edmonds (2013)	Étude actuelle
--------	----------------	----------------

Locuteurs natifs		
Manipulation de mot	Aucun effet	Aucun effet
Manipulation de cadre	Asymétrie significative en faveur des expressions conventionnelles	Asymétrie significative en faveur du cadre conventionnel
Locuteurs non natifs		
Manipulation de mot	Asymétrie significative en faveur des expressions conventionnelles	Aucun effet
Manipulation de cadre	Aucun effet	Aucun effet

Tableau 3. Comparaison des résultats

4 Discussion et conclusion

Si Fónagy (1998) a suggéré que les expressions conventionnelles sont à la fois mémorisées et déclenchées par une situation récurrente, les résultats de la présente étude, en combinaison avec les résultats déjà présentés dans Edmonds (2013), soutiennent surtout la deuxième partie de cette observation. En effet, si les 13 expressions conventionnelles testées dans ces deux études jouissaient d'une inscription mémorielle, on s'attendrait à ce que les temps de réaction enregistrés montrent une rapidité significative en faveur de ces unités phraséologiques, qu'elles soient présentées en contexte ou pas. Or, une présentation décontextualisée a eu comme résultat l'effacement total de la rapidité de traitement en faveur des expressions conventionnelles rapportée en 2013, et ce pour les trois groupes. Ce résultat remet en question l'idée que les expressions conventionnelles seraient simplement stockées dans le lexique interne (l'hypothèse lexicaliste) pour les locuteurs natifs comme pour les non natifs. En revanche, le rôle déterminant joué par le contexte est tout à fait compatible avec l'hypothèse de l'amorçage pragmatique, hypothèse selon laquelle un stock d'expressions serait activé ou déclenché par une situation en fonction des besoins communicatifs. Cette conclusion souligne le fait qu'un avantage psycholinguistique peut découler de plusieurs sources. Alors qu'une asymétrie dans la rapidité de traitement est la plupart du temps interprétée comme la preuve directe d'un stockage holistique, d'autres explications sont envisageables, voire même préférables (ex. Wray, 2008 : 28, note en bas de page n°2).

Ces résultats sont à mettre en rapport avec les nombreuses études expérimentales sur la nature psycholinguistique d'unités phraséologiques dans lesquelles la présentation d'items expérimentaux a été décontextualisée, menant malgré tout à l'identification d'un avantage psycholinguistique. C'est le cas pour des expressions figées (Swinney et Cutler, 1979), des collocations (Durrant et Doherty, 2010), ainsi que pour des cooccurrences récurrentes (Jiang et Nekrasova, 2007). Cela suggère que les avantages psycholinguistiques de la plupart des unités phraséologiques ne dépendent pas nécessairement du contexte. Comme nous l'avons vu dans cette étude, les expressions conventionnelles font exception, car elles semblent avoir besoin d'un contexte communicationnel afin d'être reconnues en tant

qu'unités phraséologiques, et ce tant par les locuteurs natifs que par les locuteurs non natifs. Le lien entre l'expression conventionnelle et son contexte est déjà impliqué par la manière de définir ces unités phraséologiques ; ces résultats psycholinguistiques viennent étayer l'importance de ce lien.

5 Références

- ALTENBERG Bengt (1998) : "On the phraseology of spoken English: The evidence of recurrent word-combinations", in A. P. Cowie (dir.), *Phraseology: Theory, analysis and applications*, Oxford, Clarendon, p. 101-122
- BALLY Charles (1913). *Le langage et la vie*. Genève : Atar.
- BARDOVI-HARLIG Kathleen (2009) : "Conventional expressions as a pragmalinguistic resource: Recognition and production of conventional expressions in L2 pragmatics", *Language Learning*, 59, p. 755-795.
- BOLLY Catherine (2011) : *Phraséologie et collocations : approche sur corpus en français L1 et L2*, Frankfurt am Main, Peter Lang.
- CACCIARI C et TABOSSI Patrizia (dir.) (1993) : *Idioms: Processing, structure, and interpretation*, Mahwah, NJ, Erlbaum.
- COLOMBO Lucia (1993) : "The comprehension of ambiguous idioms in context", in C. Cacciari et P. Tabossi (dir.), *Idioms: Processing, structure, and interpretation*, Mahwah, NJ, Erlbaum, p. 163-200.
- CONKLIN Kathy et SCHMITT Norbert (2008) : "Formulaic sequences: Are they processed more quickly than nonformulaic language by native and nonnative speakers?", *Applied Linguistics*, 29, p. 72-89.
- COULMAS Florian (1979) : "On the sociolinguistic relevance of routine formulae", *Journal of Pragmatics*, 3, p. 239-266.
- DURRANT Philip et DOHERTY Alice (2010) : Are high-frequency collocations psychologically real? Investigating the thesis of collocational priming. *Corpus Linguistics and Linguistic Theory*, 6, p. 125-155.
- EDMONDS Amanda (2013) : Une approche psycholinguistique des phénomènes phraséologiques : le cas des expressions conventionnelles, *Langages*, 189, p. 121-138.
- ELLIS Nick C, SIMPSON-VLACH Rita et MAYNARD Carson (2008) : "Formulaic language in native and second language speakers: Psycholinguistics, corpus linguistics, and TESOL", *TESOL Quarterly*, 42, p. 375-396.
- FÓNAGY Ivan (1998) : « Figement et changement sémantique », in M. Martins-Baltar (dir.), *La locution: entre langue et usages*, Paris, ENS Éditions Fontenay/Saint-Cloud, p. 131-164.
- GONZÁLEZ REY Isabelle (2007) : *La didactique du français idiomatique*, Fernelmont, Belgique : E.M.E.
- GRANGER Sylviane et PAQUOT Magali (2008) : "Disentangling the phraseological web", in S. Granger et F. Meunier (dir.), *Phraseology: An interdisciplinary perspective*, Amsterdam, Benjamins, p. 27-50.

- GRIES Stefan Th. (2010) : “Useful statistics for corpus linguistics”, in S. Aquilino et A. Moises (dir.), *A mosaic of corpus linguistics: Selected approaches*, Frankfurt am Main, Peter Lang, p. 269-291.
- HOEY Michael (2005) : *Lexical priming: A new theory of words and language*. London: Routledge.
- HOWARTH Peter (1998) : “Phraseology and second language proficiency”, *Applied Linguistics*, 19 p. 24-44.
- HOWES Davis (1957) : “On the relation between the intelligibility and frequency of occurrence of English words”, *The Journal of the Acoustical Society of America*, 29, p. 296-305.
- JAMES William (1899) : *Talks to teachers on psychology: And to students on some of life's ideals*. New York: Holt, Rinehart & Winston.
- JIANG Nan et NEKRASOVA Tatiana M. (2007) : “The processing of formulaic sequences by second language speakers”, *The Modern Language Journal*, 91, p. 433-445.
- MARIE Florence (2012) : “Hardyan Ruins in Powys's *A Glastonbury Romance* and *Maiden Castle*”, *Etudes britanniques contemporaines*, 43, p. 43-54.
- MARTIN Robert (1997) : « Sur les facteurs du figement », in M. Martins-Baltar (dir.), *La locution : Entre langue et usages*, Fontenay/Saint-Cloud, ENS Éditions, p. 291-305.
- MOON Rosamund (1998) : *Fixed expressions and idioms in English*. Oxford: Clarendon Press.
- NESSELHAUF Nadja (2005) : *Collocations in a learner corpus*, Amsterdam: Benjamins.
- PETERSON Robert R, BURGESS Curt, DELL Gary S. et EBERHARD Kathleen M (2001) : “Dissociation between syntactic and semantic processing during idiom comprehension”, *Journal of Experimental Psychology*, 27, p. 1223-1237.
- REY Alain (2001) : *Le Petit Robert: dictionnaire de la langue française* [CD ROM].
- SCHMITT Norbert et UNDERWOOD Geoffrey (2004) : “Exploring the processing of formulaic sequences through a self-paced reading task”, in N. Schmitt (dir.), *Formulaic sequences: Acquisition, processing and use*, Amsterdam, Benjamins, p. 173-190.
- SIYANOVA Anna et SCHMITT Norbert (2008) : “L2 learner production and processing of collocation: A multi-study perspective”, *The Canadian Modern Language Review*, 64, p. 429-458.
- SIYANOVA-CHANTURIA Anna, CONKLIN Kathy et SCHMITT Norbert (2011) : “Adding fuel to the fire: An eye-tracking study of idiom processing by native and non-native speakers”, *Second Language Research*, 27, p. 251-272.
- SIYANOVA-CHANTURIA Anna, CONKLIN Kathy et VAN HEUVEN Walter J. B. (2011) : “Seeing a phrase « time and again » matters: The role of phrasal frequency in the processing of multiword sequences”, *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, 37, p. 776-784
- SWINNEY David et CUTLER Anne (1979) : “The access and processing of idiomatic expressions”, *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior*, 18, p. 523-534.
- UNDERWOOD Geoffrey, SCHMITT Norbert et GALPIN Adam (2004) : “The eyes have it: An eye-movement study into the processing of formulaic sequences”, in N. Schmitt

- (dir.), *Formulaic sequences: Acquisition, processing and use*, Amsterdam, Benjamins, p. 153-172.
- VAN LANCKER-SIDTIS Diana et RALLON Gail (2004) : “Tracking the incidence of formulaic expressions in everyday speech: Methods for classification and verification”, *Language & Communication*, 24, p. 207-240.
- WOLTER Brent et GYLLSTAD Henrik (2013) : “Frequency of input and L2 collocational processing : A comparison of congruent and incongruent collocations”, *Studies in Second Language Acquisition*, 35, p. 451-482.
- WRAY Alison (2002) : *Formulaic language and the lexicon*, New York, Cambridge University Press.
- WRAY Alison (2008) : *Formulaic language: Pushing the boundaries*, Oxford, Oxford University Press.